Vol. L SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 2 MARS 1921 No 15

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

LEGISLATURE MANITOBAINE

Nos lecteurs nous permettront de donner la traduction de certains passages du discours prononcé en anglais par M. Joseph Bernier, député de Saint-Boniface, sur l'adresse en réponse au discours du trône. . . . .

. . . .

J'ai toujours été un partisan du vieux Parti Conservateur fondé par McDonald et Cartier, et je n'ai aucunement l'intention aujourd'hui de renier mes principes politiques.

C'est à Macdonald et Cartier ainsi qu'à Sir Charles Tupper que nous devons la Confédération et la grande Constitution sous laquel nous vivons.

Ces hommes ont toujours dédaigné les appels indignes aux préjugés publics dans la défense des droits nationaux et religieux garantis aux deux grandes races qui dirigent les destinées du Canada.

Toujours fidèles à leur parole, ils ont été fidèles à leur pays et à leur roi. Ils ont assuré à leur pays : paix, prospérité et progrès, et cela je ne puis l'oublier.

Je ne puis non plus oublier les paroles de ce noble grand chef orangiste, Sir McKenzie Bowell, qui au moment où le Canada était le plus fortement secoué par les troubles scolaires, s'est courageusement levé en face du pays pour dire à ses concitoyens que quand bien même il serait le seul à défendre les droits constitutionnels de la minorité et à remplir les promesses qui avaient été faites par les Pères de la Confédération, il le ferait carrément, bien que personnellement ses idées pouvaient être défavorables au système des écoles séparées.

Je ne puis non plus oublier la défaite de Sir Charles Tupper, en 1896,quand je me rappelle les circonstances qui ont entouré cette défaite et quand je sais qu'à partir du premier jour où le jeune Docteur Tupper est entré dans la vie publique dans la Nouvelle-Ecosse jusqu'au dernier jour où, comme chef du Parti Conservateur, il a porté la parole dans le Parlement du Canada, cet homme d'état éminent et remarquable au plus haut point qui, plus tard, devait monter au sommet de l'échelle et prendre place parmi les hommes d'état les plus marquants de l'Empire Britannique a toujours été l'un de nos amis les plus sincères, je ne puis oublier, dis-je, que les dernières paroles de cet homme furent un appel fervent au peuple canadien pour donner aux minorités la juste considération que d'après la Constitution elles pouvaient exiger.

Je le répète, à ces hommes je n'ai pas tourné le dos.

Je n'ai pas non plus tourné le dos à mes anciens collègues, ni à Sir Rodmond Roblin, car je n'oublierai jamais que Sir Rodmond Roblin, soit dans l'opposition, soit comme chef du Gouvernement, a toujours été un courageux et éloquent défenseur des droits des minorités tels que garantis par la Constitution qui nous a été léguée par McDonald, Cartier, Taché, Tupper, Bowell et tous les grands esprits qui ont présidé à l'oeuvre de la Confédération Canadienne.

Maintenant, monsieur l'Orateur, je tiens à dire immédiatement que mes paroles aujourd'hui ne s'adressent pas aux députés conservateurs qui occupent en ce moment des sièges sur le parquet de la Chambre. Il serait injuste pour moi de les accuser au sujet de paroles qu'ils n'ont pas prononcés ou d'actions qu'ils n'ont pas commises. Mais je n'hésite pas à dire que lorsqu'une faction du parti Conservateur, dans l'espoir de gagner des votes, a oublié les principes sur lesquels ce parti a été constitué, les principes pour la défense desquels leur parti a toujours combattu vaillamment, et je pourrais ajouter, a souffert quelquefois cruellement,—je dis que cette faction a eu tort et que, avec les convictions que je possède, convictions qui sont celles du peuple que je représente, il était de mon devoir de protester contre leur action, et j'ai protesté,—de là la position indépendante que j'occupe actuellement. . .

. . . .

Depuis ma jeunesse, j'ai donné tout mon temps, mon énergie et le peu de talents que je puis posséder pour la défense du vieux parti Conservateur et de ses principes. Je l'ai fait sans demande ni espérance de rémunération, et je prétends aujourd'hui avoir autant de droit que qui que ce soit dans ce parti de donner un conseil à tout homme ayant la noble et juste ambition de conduire les destinées de ce parti, qu'il n'atteindra jamais le succès ni la véritable grandeur en abandonnant et en jetant pardessus bord les principes sacrés qui sont à la base de la Constitution canadienne.

Je ne suis pas prêt à dire aujourd'hui que les vieux partis sont disparus pour ne plus ressusciter, mais à mon avis, s'ils souffrent aujourd'hui et s'ils ont perdu de ce haut prestige qu'ils avaient dans le passé auprès des foules, c'est que, ils se sont éloignés du vrai chemin. C'est à eux à revenir dans le vrai sentier, c'est-à-dire au respect absolu et complet de la Constitution.

Les groupes politiques que nous voyons aujourd'hui ont surgi naturellement à cause de la fausse direction suivie par les vieux partis politiques. Ces groupes vivront-ils longtemps, ou toujours? L'avenir le dira.

A eux l'obligation de tracer leur propre chemin et de décider de leur avenir.

Je ne suis certainement pas en faveur d'un gouvernement de "classes." Je crois en un parti modéré, parti dans lequel prendront rang toutes les classes, tous les hommes de bonne volonté qui, quelles que puissent être leur idées personnelles, voudront sérieusement travailler pour le bien commun, à un parti qui sera basé sur les grandes lois de la justice et de la charité.

Je crois que le temps est arrivé dans notre province où l'on doit donner chance à un gouvernement de groupes de faire ses preuves. Je crois que nous aurons bientôt ce gouvernement au Manitoba. Il devra, à mon avis, recevoir du peuple, considération, justice et équité.

En un mot, je crois que, au moment actuel, en prenant compte des circonstances qui nous entourent, un gouvernement de groupes est le seul capable de prendre la direction des affaires de la province. . . . .

. . . .

L'on a dit souvent et l'on a répété sur tous les tons que le siècle actuel serait le siècle du Canada. Je suis un de ceux qui croient en cette prédiction, et je crois que cette opinion est partagée par tous les députés de cette Chambre.

De simple colonie, nous sommes montés au rang de nation; nous sommes maintenant des associés dans le plus grand empire que le monde aît jamais vu et s'il se trouve encore des linéaments qui doivent être coupés, je crois que l'on doit préserver intact le lien solide qui unit notre pays à la Grande Bertagne.

Nous avons grandi et vécu sous la protection du drapeau britannique. Espérons que notre maturité se développera en parfait accord avec la couronne britannique et nos concitoyens qui habitent de l'autre côté des mers. . . .

. . . .

Le Canada se compose de plusieurs provinces. Chaque province a ses ressources propres, sa richesse particulière, ressources et richesse qui doivent être développées par les citoyens respectifs de ces provinces.

Il doit cependant y avoir coopération entre les citoyens de chaque province si nous voulons réellement obtenir pour notre patrie commune, le Canada, les bénéfices d'un développement entier et parfait.

Nous, du Manitoba, sommes surtout chargés de voir au développement de nos ressources. Quelles sont ces ressources?

Nous avons notre héritage de terres arables qui ne le cède à aucun autre, et je crois que nous pouvons dire sans provocation à personne que nous avons ici le sol le plus riche, le plus productif, et que c'est au Manitoba que les récoltes sont les plus belles, les plus abondantes et les moins exposées à la faillite.

Donnons donc par conséquent tout notre aide à l'agriculture. Il n'y a rien de trop bon pour le cultivateur, et j'ose dire qu'il n'y a pas un citoyen des villes qui ne soit de mon opinion. Nous savons tous que lorsque la campagne est prospère, la ville et le village le sont aussi.

Il ne devrait pas par conséquent y avoir d'animosité entre ces deux sections de la population, mais au contraire, il devrait y avoir entre la classe agricole et la classe des villes les relations les plus cordiales.

Nous devrions travailler tous la main dans la main, et tous ceux qui cherchent à causer de la friction et à créer de la jalousie entre ces deux classes de citoyens devraient être bannis de la vie publique et renvoyés chez eux.

Le fermier est le plus sûr rempart sur lequel puisse s'appuyer le pays. Par conséquent, toute loi soumise à cette Chambre et qui sera de nature à aider le fermier à semer son grain, à réaliser sa récolte et à transporter cette récolte sur le marché, devrait recevoir l'attention la plus sérieuse des législateurs et devrait frapper la corde la plus sympathique chez tous citoyens désireux du bien-être et de la prospérité du pays.

Le fermier est un dûr travailleur. Il travaille de longues heures; sa besogne n'est pas facile, il doit être actif, alerte et renseigné sur les meilleures méthodes agricoles, s'il veut obtenir le succès.

Le fermier a droit à la pleine rétribution de son travail et l'on doit même le féliciter quand il s'agite pour se libérer des griffes de ceux qui cherchent à vivre facilement du fruit de son labeur; mais d'un autre côté, je crois que le fermier aurait tort de s'imaginer qu'il n'a en dehors de ses rangs aucun ami et que tous ceux qui ne sont pas engagés dans la culture active n'ont qu'une pensée en vue: celle de le voler et de le dépouiller de ses biens. Je crois que le fermier aurait tort de refuser la coopération des autres classes de la société.

Le fermier est l'un des facteurs les plus importants dans la vie du pays. Le fermier est l'un des morceaux les plus importants dans la machine sociale, mais il y en a d'autres, et ces autres facteurs remplissent aussi une fonction très importante. . . . .

Je veux parler de l'industrie, dont l'importance, à mon avis, est égale à celle de l'agriculture. L'une exige protection autant que l'autre, et les deux doivent coopérer de la manière la plus intime. Elles sont nécessaires l'une à l'autre, et l'une ne saurait réussir au détriment de l'autre. L'on ne peut pas plus négliger l'industrie que l'agriculture, et si celui qui tourne le sol a droit à un bon logement et à une bonne table, l'ouvrier de la ville a lui aussi droit à un bon foyer.

Cette condition existe au Manitoba à un degré aussi élevé que dans n'importe quelle autre province du Canada. Nous ne devons pas oublier que le Manitoba est une province aussi industrielle qu'agricole.

Nous avons il est vrai des prairies immenses à développer, nous avons des millions d'acres appelant des colons, des terres toutes prêtes à la culture, mais n'oublions pas que nous avons un avenir magnifique dans le monde industriel.

Si je me borne à la ville de Winnipeg, à la ville de St-Boniface, à la ville de Transcona, aux districts de St-James, Fort Garry, St-Vital, Kildonan, tout ce domaine, en un mot, qui est appelé dans un avenir rapproché à faire l'une des plus grandes villes du Canada, j'y trouve des possibilités immenses.

Je ne puis donner actuellement de forts détails sur les richesses extra-ordinaires qui gisent actuellement dans les confins de Winnipeg et de ses environs. Laissez-moi seulement vous dire que tout près de cent millions de dollars sont placées dans les industries manufacturières de Winnipeg, Saint-Boniface et des environs. La production s'élève à au-delà de cent millions.

Nous avons ici 745 établissements manufacturiers; l'on y emploie 20,000 personnes, et le rolle de paie de chaque semaine se monte à $500,000. Nous avons le pouvoir électrique le plus économique que l'on puisse trouver.

Je pourrais parler longuement sur nos pêcheries, nos mines, nos forêts, mais tout cela serait trop long.

Qu'il me suffise de rappeler que Winnipeg est la ville centrale du Manitoba; la province du Manitoba est l'anneau central dans la chaîne des provinces qui forment le Dominion. Winnipeg est le grand centre distributeur entre l'est et l'ouest, et nous avons réellement le droit d'envisager un développement industriel, commercial, financier, extra-ordinaire.

Mais si nous sommes les possesseurs de grandes richesses et de grands pouvoirs, il nous incombe d'être sages, d'avoir des idées larges et de prendre les moyens nécessaires à l'oeuvre de développement qui est notre partage.

Nous ne devons pas seulement proclamer les grands principes de fraternité, de justice, de charité, mais nous devons les mettre en pratique.

Le travailleur doit trouver l'ouvrage et les gages qui lui sont nécessaires pour posséder son foyer, élever sa famille confortablement et protéger sa famille contre les accidents et les fatalités. Le travailleur doit être juste dans ses demandes, juste vis-à-vis le capital, prêt à donner plein retour pour le paiement qu'il reçoit du patron.

Le patron doit être prêt à donner à son employé non seulement des gages qui lui permettront de vivre, encore moins des gages calculés et basés sur le nombre d'applications, mais l'ouvrier doit recevoir pleine valeur pour les services qu'il rend.

Que l'on pende, si l'on veut, le profiteur brutal et grappin, mais que l'on rende justice et que l'on traite équitablement le capital honnête et sérieux.

En un mot, il doit y avoir entre les classes de la société coopération, concorde, transaction franche et honnête, sans quoi la fabrique de la société sera demolie, et au lieu de construire un grand et riche pays nous vivrons seulement pour constater les désastres que l'on peut voir ailleurs : la pauvreté et la ruine.

Comment en un mot, obtiendrons-nous le succès? Encore une fois, en mettant en pratique les grands principes de justice et de charité. . . . .

. . . .

Mais il y a plus, et j'arrive au point que je considère le plus important. Je veux parler de l'absolue nécessité qu'il y a pour tous de donner à la religion la place prépondérante à la quelle elle a droit dans le fonctionnement de la machine sociale.

Je suis prêt à reconnaître mon indignité pour traiter ce sujet comme il convient, mais je considère que j'ai un devoir à remplir vis-à-vis mes électeurs et mon pays, et j'ai l'intention de traiter cette question avec une parfaite franchise.

Un peuple sans religion marche infailliblement vers le précipice et la ruine. Toute nation, toute société, toute école doit avoir comme fondement la religion, sans quoi c'est l'abîme sans fonds qui en est la base.

Je n'ai pas l'intention de traiter cette question purement et simplement au point de vue catholique et français.

C'est avec intention que je n'apporterai dans la discussion de cette question aucune citation d'autorités françaises et catholiques. Je prendrai à l'appui de ma thèse des opinions exclusivement protestantes et anglo-saxonnes.

Je parle à des chrétiens dans un pays chrétien, et je crois pouvoir dire que l'immense majorité des protestants et des anglo- saxons ont sur la nécessité de la religion dans la nation, les sociétés, l'école, les mêmes idées que moi, et s'il y a actuellement dans notre pays lutte et discorde,c'est que depuis au-delà de trente ans, des esprits faux, sectaires, des politiciens sans scrupule ont tellement faussé et perverti le jugement de nos populations, que l'erreur s'est ancrée dans le coeur de nos concitoyens, à un tel point qu'il est presque impossible aujourd'hui d'arriver à une solution équitable et à une entente que pourtant tous les hommes bien pensants désirent.

Je dis que la religion est nécessaire. Que l'on me permette de citer les paroles que prononçait, cette année, à l'ouverture des bâtisses du parlement, le représentant du roi, le Lieutenant-Gouverneur du Manitoba :

"Cet édifice, dans sa beauté, sa force, son utilité est la manifestation et l'expression de notre civilisation canadienne et chrétienne au temps présent.

"Dédié aux pouvoirs législatifs et exécutifs du Manitoba, il proclame à tous, dans son majestueux silence, le droit et le pouvoir d'un peuple libre de faire et de soutenir les lois qu'il croit les meilleures pour sa gouverne, l'accomplissement de ses devoirs et la préservation de ses droits.

"Notre civilisation repose sur la chrétienté, dont les deux grands principes sont les suivants :

"Tu aimeras ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de tout ton esprit et tu aimeras ton prochain comme toi-même."

"Sur ces principes repose toute loi.

"Dans l'espoir et afin que les lois que l'on édictera soient conformes a ces principes, je proclame l'ouverture de ce Capitole du Manitoba".

Tout le monde se rappelle qu'à un certain moment, au milieu de la guerre, nous avons craint de voir les armées allemandes passer à-travers les nôtres et démolir les armées alliées. Que l'on me permette de citer ici les paroles du roi d'Angleterre, et ce qui vous surprendra peut-être encore plus, l'article du **Manitoba Free Press** invitant le peuple à la prière et s'inclinant avec humilité devant le Dieu souverain au moment du danger :

"La raison du jour de prière, qui sera observé demain dans tout l'Empire, est clairement donnée dans la proclamation emanée au nom du Roi.

"Vu que la Puissance Britannique est en guerre pour la défense de droits et libertés, injustement attaqués, et pour remplir des engagements pris solennellement, il est à propos de donner au peuple l'opportunité de faire une protestation publique et solennelle de ses devoirs envers le Dieu Tout Puissant, ainsi que l'aveu du besoin de direction.

(A suivre en page 4)

FRANCE ET POLOGNE

En la personne du Maréchal Pilsudski, c'est la Pologne renaissante et victorieuse que vient d'acclamer le peuple de France.

L'élite intellectuelle des catholiques français en perticulier n'a jamais cessé, au cours de l'oppression séculaire de la Pologne, de revendiquer pour celle-ci le droit à la vie et à l'indépendance, d'affirmer son inaltérable confiance dans la renaissance polonaise.

C'était avant-hier, avant la guerre malheureuse de 1870, Montalembert, pour qui le seul nom de Pologne suffisait à "flétrir le mensonge des uns et à enflammer le courage des autres"; c'était aussi le Père Gratry prononçant la juste et sévère parole que l'histoire a retenue : "Depuis le partage de la Pologne, l'Europe est en état de péché mortel". C'était hier,—quelques mois à peine avant la guerre mondiale de 1914—Marc Sangnier, aujourd'hui député catholique de Paris, qui unissait dans le même amour et dans la même revendication de justice l'Alsace-Lorraine et la Pologne.

La guerre terminée, le droit vengé, l'Alsace-Lorraine et la Pologne rendues à la liberté, les liens se faisaient plus étroits entre les catholiques de Pologne et de France. Marc Sangnier, puis Monseigneur Baudrillart, allaient témoigner à Varsovie de l'amitié profonde de la France pour la Pologne. Quelquels mois plus tard, c'est-à-dire ces jours derniers même, Mgr Sapieha, prince-évêque de Cracovie, et Mgr Thoedoroviez archevêque de Leopol, venaient à Paris témoigner, à leur tour, de l'amitié de la Pologne pour la France.

L'Europe, tant qu'elle était souillée d'oppressions comme celles de la Pologne et de l'Alsace-Lorraine, ne pouvait rêver d'une paix atéble et durable. Il subsiste encore, hélas! des oppressions dans le monde. Assez d'injustices cependant ont été vaincues pour rendre possible d'établissement d'une paix véritable.

Les catholiques de tous les pays, unis dans la même Foi et la même Charité, auront à coeur d'y travailler.—*Georges Hoog.*

CEUX QUE SE SONT TROMPES

Ce fut un document sensationnel que celui qui parut dans les premiers mois de la guerre, signé par 93 savants, littérateurs, artistes, théologiens allemands. "Devant le monde civilisé tout entier" —aussi bien le manifeste fut-il répandu à profusion, par les soins de la propagande allemande, dans tous les pays—cette élite de la pensée et de la culture germaniques se portait garante de "la pure cause de l'Allemagne." Par six fois, elle affirmait qu'"il n'était pas vrai" que l'Allemagne eut provoqué la guerre, violé la neutralité belge; que ses armées eussent commis des crimes en Belgique, détruit Louvain, attenté au droit des gens; enfin, que la lutte des Alliés contre le militarisme prussien ne fût pas une lutte contre la culture allemande. "Sans notre militarisme, concluaient les 93, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps."

Voilà donc ce que pensaient 93 intellectuels allemands aux premiers temps du grand conflit mondial. Que pensent-ils auourd'hui?

Parmi les 93, 16 seulemnet ne regrettent rien. Tant pis pour eux! Dix-sept sont morts. Les 60 autres , à des titres divers, paraissent nourrir aujourd'hui d'autres sentiments et d'autres pensées que ceux du manifeste vieux de six ans. Plusieurs affirment, d'ailleurs, qu'ils n'avaient pas lu, avant de donner leur signature, ce que l'un d'eux appelle un "malheureux et absurde document." La plupart reconnaissent qu'au moins sur quelques points la fameuse affirmation : "il n'est pas vrai que" . . . eut pu être remplacée par celle-ci : "il est bien vrai que. . ." De fait, qui oserait soutenir de bonne foi, aujourd'hui, l'innonence de l'llemagne quant au déclenchement de l'horrible conflit, quant à l'invasion et à la dévastation de la Belgique, par exemple?. . .

Personne, certe. . . Mais il n'était pas inutile que les intellecteuls allemands eux-mêmes qui, en 1914, portaient, publiquement et solennellement, témoignage en faveur du Gouvernement impérial, vinssent reconnaitre, six ans plus tard que, au moins dans une certaine mesure, on les avait trompés ou qu'ils s'étaient trompés, et qu'en tout cas, avaient été amenés ainsi, à tromper les autres.

De cette confession, les amis de la vérité ne pourront que se réjouir.—X. Y. Z.

L'HOMME TIMIDE

Je souffre une sorte de tribulation qui, je le crains bien, m'obligera enfin à renoncer à la société où je suis jaloux de paraître: mais je vais vous tracer une courte esquisse de mon origine et de ma situation présente pour vous mettre à même de mieux apprécier mon embarras.

Mon père était un fermier peu aisé, et sans autre instruction que celle qu'il avait acquise à une école de charité; mais ma mère étant morte, et n'ayant d'autre enfant que moi, il résolut de me procurer un avantage qui, dans son opinion, l'aurait rendu heureux, une éducation libérale. Il m'envoya d'abord à un collège de campagne, et de là à l'université, dans l'intention de me faire prendre les ordres. Là, ne recevant qu'une modique pension de mon père, et me trouvant d'un caractère honteux et timide, je n'eus aucune occasion de me débarraser de cette gaucherie naturelle qui est la cause fatale de tout mon malheur, et dont, je commence à le craindre, je ne me corrigerai jamais.

Il faut savoir que je suis grand et mince, que j'ai un beau teint et des cheveux blonds, mais une telle disposition à rougir que, pour le moindre sujet de confusion, tout mon sang me monte au visage, et je ressemble à une rose épanouie Le sentiment de cette malheureuse faiblesse me fit éviter la compagnie, et je devins amoureux de la vie de collège, surtout quand je réfléchis que le ton grossier de la famille de mon père n'était guère propre à m'apprendre l'usage du monde. J'avais donc résolu de vivre à l'université, et de prendre des élèves, lorsque deux événements imprévus changèrent beaucoup la situation de mes affaires, je veux dire la mort de mon père, et le retour d'un oncle qui revenait des Indes. J'avais rarement entendu mon père parler de cet oncle, et o ncroyait généralement qu'il était mort depuis longtemps quand il arriva en Angleterre, une semaine trop tard seulement pour fermer les yeux à son frère.

Je fus inconsolable de la perte que je venais de faire, mais mon oncle fut peu affecté, car il avait été séparé de son frère plus de trente ans, et dans cet intervalle il avait acquis une fortune capable, comme il s'en vantait ordinairement, de rendre un nabab heureux: en un mot, il rapportait avec lui la somme énorme de trente mille livres sterling, et il élevait sur ce fondement des espérances d'une félicité sans bornes. Tandis qu'il formait des plans de jouissance et de grandeur, soit que le changement de climat lui devînt contraire, soit toute autre cause que je ne connais pas, il fut enlevé à tous ses rêves de bonheur par une courte maladie dont il mourut, me laissant héritier de tous ses biens.

Maintnant voyez-moi, à l'âge de 19 ans, bien fourni de latin, grec et de mathématiques, posseseur d'une ample fortune, mais si gauche et si novice dans tous les usages du bon ton, que ceux qui me connaissent ne mappellent pas autrement que le riche et savant lourdaud.

J'ai acheté depuis peu une propriété dans une campagné, où je suis environné de ce qu'on appelle des personnes du beau monde; et si vous songez à mon origine et à mon air empesé, vous aurez peine à concevoir combien ma compagnie est recherchée dans les familles du voisinage, surtout dans celles où il y a des filles à marier. J'ai reçu de messieurs mes voisins des visites familières, et les plus pressantes invitations: mais, quoique je désirasse accepter leurs offres d'amitié, je me suis constamment excusé, sous prétexte de ne pas être encore tout-à-fait établi.

Cependant, j'ai résolu enfin de vaincre ma timidité, et j'ai accepté, il y a trois jours, une invitation pour dîner aujourd'hui avec un homme dont les manières simples et franches ne me laissaient aucun doute sur un accueil cordial. Sir Thomas Bienvenu, que demeure à deux milles à peu près, est un baronnet, propriétaire d'un bien de deux mille livres environ de revenu, près de celui que j'ai acheté. Il a deux fils et cinq demoiselles, toutes de belle taille, qui vivent avec leur mère et une vieille tante, soeur de Sir Thomas, au domaine de Bienvenu.

Convaincu de mon air gauche, j'ai pris, depuis quelque temps, des leçons particulières d'un professeur qui apprend "aux grands messieurs à danser," et, quoique j'aie rencontré d'abord d'étonnantes difficultés dans l'art qu'il enseigne, mes connaissances en mathématiques m'ont été d'un merveilleux secours pour m'instruire à conserver mon équilibre, et à bien ajuster mon centre de gravité avec les cinq positions.

Ayant donc acquis l'art de marcher sans faire de faux pas, et appris à saluer, je me mis hardiment en devoir de répondre à l'invitation du baronnet pour un dîner de famille, ne doutant pas que mes nouveaux talents me permissent de me présenter devant les dames avec une passable intrépidité. Mais hélas! combien sont vaines toutes les espérances de la théorie, quand elles ne sont pas soutenues par une pratique habituelle. Comme j'ap- cloche m'alarma, et je craignis d'avoir fait gâter le dîner, faute d'exactitude tourmenté par cette préoccupation, je deviens rouge comme l'écarlate, pendant que mon nom était successivement annoncé par divers laquais en livrée qui m'introduisirent dans la bibliothèque, sachant à peine où j'étais et qui je voyais.

A mon entrée, je rappelai tout mon courage, et je fis mon nouveau salut à lady Bienvenu; mais malheureusement, en ramenant mon pied gauche à la troisième position, je marchai sur l'orteil goutteux du pauvre Sir Thomas, qui me suivait de près pour me faire la nomenclature de la famille. L'embarras que j'éprouvai dans cette occasion est difficile à concevoir.

L'enjouement de lady Bienvenu et le babil familier des jeunes demoiselles m'encouragèrent insensiblement à me défaire de ma réserve et de ma niaiserie; je m'enhardis jusqu'à me mêler à la conversation, et même à me lancer dans de nouveaux sujets. La bibliothèque était richement garnie de livres d'une reliure élégante: je crus que Sir Thomas était un homme de lettres, et je me hasardai à donner mon avis sur plusieurs éditions des classiques grecs, en quoi l'opinion du baronnet s'accorda de tout point avec la mienne. Je fus conduit à ce sujet en observant une édition de Xénophon en seize volumes, qui, comme je n'en avais jamais entendu parler auparavant, excita en moi une vive curiosité. Je me levai pour examiner ce que c'était; Sir Thomas comprit mon dessein, et voulant, je le soupose, m'épargner cette peine, il se leva aussi pour prendre le livre, ce qui redoubla mon empressement à le prévenir; de sorte que je mis brusquement ma main sur le premier volume, et le tirai avec vigueur: mais, ciel! au lieu de livre, un ais recouvert de cuir et de dorures qui le faisaient ressembler aux seize volumes tomba en roulant, et renversa malheureusement une écritoire sur la table placée au-dessous de la bibliothèque. En vain Sir Thomas m'assura qu'il n'y avait aucun mal; je vis l'encre couler à grands flots d'une table de marqueterie sur le tapis de Perse, et, sachant à peine ce que je faisais, j'essayai d'en arrêter le progrès avec mon mouchoir de batiste.

Au fort de cette confusion, on vint nous dire que le dîner était servi, et je m'aperçus avec joie que le tintement de la cloche qui m'avait d'abord causé tant d'alarme n'était que le coup de la demi-heure avant le dîner. En traversant le salon pour me rendre à la salle à manger, j'eus le temps de me remettre un peu de mon trouble, et je fus prié de m'asseoir à table entre lady Bienvenu et sa fille aînée.

Depuis la chute du Xénophon de bois, ma face avait été continuellement brûlante comme un charbon: je commençais justement à reprendre mes esprits, quand un accident inattendu ralluma tout le feu et la rougeur de mon visage. Ayant mis mon assiette à soupe tro pprès du bord de la table, en saluant miss Dinah, qui me complimentait poliment sur la forme de mon gilet, je laissai tomber tout le potage bouillant sur mes genoux. En dépit d'une provision de serviettes qu'on m'offrit aussitôt pour essuyer la surface de mes habits, je crus, pendant quelques minutes, me sentir cuire dans une chaudière. Mais, me rappelant que Sir Thomas avait dissimulé sa souffrance quand je lui avais marché sur l'orteil, je supportai courageusement mon mal en silence, et je m'assis au milieu des rires étouffés des dames et des domestiques. Je ne raconterai pas les nombreuses balourdises que je fis durant le premier service, ni l'embarras que j'éprouvai quand on me pria de découper une volaille, ou de servir de divers plats qui se trouvaient dans mon voisinagenage, répandant un vase plein de sauce, et renversant une salière: je me hâte d'arriver au second service, où de nouveaux désastres m'achevèrent.

J'avais sur ma fourchette un superbe morceau de boudin gras, lorsque miss Louisa Bienvenu me pria d'avoir la complaisance de lui passer un pigeon qui était près de moi: dans mon empressement, sachant à peine ce que je faisais, je portai à ma bouche le boudin aussi chaud qu'un charbon ardent; il me fut impossible de cacher mon supplice; mes yeux sortaient de leurs orbites. A la fin, en dépit de ma honte et de ma résolution, je fus contraint de laisser tomber sur mon assiette l'instrument de ma torture. Sir Thomas et les dames eurent compassion de mon infortune; chacun conseillait un spécifique différent; l'un recommandait l'huile, un autre l'eau, mais tous convenaient que le vin valait mieux pour calmer l'inflammation, et on m'apporta du buffet un verre de Madère.

Mais, hélas! comment raconter la suite? Soit que le sommelier se fût mépris par accident, soit qu'il eût formé par malice le projet de me rendre fou, il me donna une eau-de-vie des plus fortes dont je remplis ma bouche déjà blessée au vif et cicatrisée. Absolument étranger à l'usage de toute liqueur spiritueuse, avec ma langue, mon gosier et mon palais aussi écorchés qu'une tranche de boeuf, que pouvais-je faire? Il me fut impossible d'avaler le breuvage: mettant mes mains sur ma bouche, la liqueur jaillit à travers mes doigts; et je fus assailli par des éclats de rire de tous les coins de la salle. En vain Sir Thomas réprimanda les valets, et lady Bienvenu gourmanda ses filles: la mesure de ma honte et de leur divertissement n'était pas encore complète.

Pour me délivrer de l'état insupportable de transpiration où cet accident m'avait mis, sans songer à ce que je faisais, j'essuyai ma face avec ce malencontreux mouchoir qui était encore tout humide grâce à la chute du Xénophon, et je barbouillai mon visage de raies d'encre en tous sens. Le baronnet lui-même ne put résister à cette épreuve, et partagea avec son épouse l'hilarité générale, tandis que je m'élançai de la table, dans un transport de désespoir: je me précipitai hors de la maison, et je courus à mon logis avec autant de trouble et d'agitation que si j'eusse été poursuivi par le remords cuisant de quelque crime.

Ainsi, sans avoir dévié du chemin de la rectitude morale, je souffre des tourments comme une âme réprouvée. La moitié de mon corps est presque bouillie, ma langue et ma bouche grillées, et je porte des marques ignomineuses sur mon front: mais ce ne sont encore là que de légères disgrâces en comparaison de la honte inévitable qui serait mon partage si l'on parlait de cette affaire, je vous en prie n'en parlez à personne.

La Persécution Religieuse en Tchecoslovaque

Bratislava. — Le R. P. Feysz, gardien du Couvent des Franciscains de Bartfa fut acquitté par la cour martiale de Pressburg; il n'en fut pas moins expulsée de la Tchécoslovaquie. Une interpellation fut faite en sa faveur au parlement de Prague; et cela avec d'autant plus de raison qu'il fut atrocement maltraité et qu'il faillit être assomé et pendu dans une forêt par les légionaires. Après son acquittement, le P. Feysz, fit, au sujet de la persécution religieuse en Tchécoslovaquie, la très intéressante réqui suit et qui en dévoile en même temps les motifs.

"Ce qui amena la persécution religieuse organisée en Tchécoslovaquie, ce fut le fallacieux prétexte que le catholicisme en lovaquie formerait un lien plus holide entre les Slovaques et les Magyars, que ne l'est la fratrnité de race entre Tchéques et Slovaques. Profondément convaincus de cette opinion, les Tchèques sont persuadés que les Slovaques catholiques ne seraient pas gagnés à l'Etat tchécolovaque et que toute tentative de fusion échouerait, tant que les Slovaques restraient catholiques. C'est là qu'il faut chercher la raison dernière de la persécution religieuse en Solvaquie, persécution qui se poursuit avec un acharnement systématique. La religion catholique et son clergé sont batoués et insultés en paroles et par écrit, dans les maisons privées comme dans les assemblées publiques, dans le but de soulever le peuple contre tout ce qui est saint et vénérable. Des instituteurs d'écoles primaires et moyennes, qui en 15 ours achèvent toutes leurs études, s'en vont répéter en classe: "Dieu est bien vieux sa fin est proche, si toute fois il n'est pas mort déjà!" On peut également regarder comme portant atteinte au sentiment du peuple des attentats qualifiés tels que les profanations des tombes à Sz, où le caveau de la famille des spremont fut violé, et celles des Szeray à Nagvmihaly; les voies sacrilèges des chapelles de Bartfa, de Hosszuret, d'Eperjes, etc., les violations des cimetières destructions. Une nuit des soldats d'Eperjes, de Kassa aggravées de tchéques forcèrent l'Eglise de Hernadtihany, revêtirent les ornements sacerdotaux, sortirent l'hostie de l'ostensoir, répandirent par terre les hosties du ciboire, en clouèrent d'autres sur les bancs de l'église dansèrent autour de l'autel, fuèrent, éventrèrent les troncs et finalement s'éloignèrent, emportant avec eux les vases sacrés.

A entendre de pareils faits, on s'explique aisément que tout prêtre qui, remplissant son devoir, et s'élevant en chaire et en particulier contre de tels abus qui menacent d'anéantir le catholicisme en Slovaquie, passe aux yuex des Tchéques pour un révolutionnaire intolérable et un incendiaire qu'il s'agit à tout prix de réduire à l'impuissance et qu'on s'efforce d'exiler ou d'exterminer comme un élément subversif.

Une Loi de Séparation

Poscony.—La loi de séparation de l'Eglise et do l'Etat va être à bref délai à l'ordre du jour au parlement de Prague. Si ce projet obtient force de loi, tous les ordres religieux, même les Prémontrés de Kassau, perdront de ce fait le droit d'enseigner, particulièrement dans les écoles moyennes. Les tenants de la république ont la ferme conviction d'atteindre ce but. La presse slovaque, sans en excepter la presse libérale, fait entendre, que ce projet de loi va rencontrer en Slovaquie une résistance telle qu'il ne pourra pas aboutir. On prétend même qu'à la suite de la remise et de la discussion du projet, le parlement se verra dans l'impossibilité de continuer ses travaux; certaines feuilles slovaques vont même jusqu'à dire qu'il en sortira de nouvelles élections qui changeront la situation au point que le projet de loi ne verra même jamais le jour. Les feuilles libérales de la Slovaquie, qui affichent an grand jour leur caractère libéral, n'en sont pas moins fort hostiles au mouvement de séparation; ils n'ignorent pas en effet que la population slovaque n'en veut rien entendre. Selon eux le porjet de loi est un échec certain, et ils ne voient dans la persécution des religieux et dans la restriction de leur activité, qu'une dégénération du chauvinisme tchéque. Certains incidents montrent avec évidence qu'en toute réalité, on ne cherche qu'à atteindre l'église catholique.

Le Bolchevisme est la Quintessence de la Haine de les âges contre la civilisation Chrétienne

Varsovie. — La lattre pastorale des évêques polonais sur le bolchévisme est probablement la plus forte condamnation du mouvement soviet. Cette lettre est devenue le "vade mecum" du peuple polonais.

"La Pologne ne combat pas la nation russe, disent les évêques polonais. Elle combat seulement les envahisseurs de son sol, ceux qui ont fait couler son sang et qui essait de l'écraser. Elle combat le bolchévisme comme elle combattrait un fléau car c'est réellement une plaie. Les Soviets ont détruit la Russie et ils veulent en faire autant avec la Pologne.

Ménace pour tous les Pays

"Nous ne sommes pas les seuls menacés. Les Rouges ne veulent pas seulement subjuguer et ruiner la Pologne, mais ils veulent s'en servir comme d'un marche-pied trompons? Non, la conquête du pour arriver à la conquête du monde. Pensez-vous que nous nous monde. Voilà le but des Rouges. L'homme qui suivrait toutes les raminifications de la propagande soviet, laquelle, comme une étoile d'araignée comprend tous les pays, les plus petits comme les plus éloignés; l'homme qui étudierait les méthodes rouges ou la psychologie de ce système comprenait facilement ce que nous voulons dire lorsque nous affirmons que les soviets désirent la conquête du monde. C'est là leur but et leur rève.

La Race qui Domine

La race qui contrôle le mouvement bolchevisme mène déjà le monde par son argent et ses banques. La même race, aveuglée par l'éclat du pouvoir a résolu de dominer toutes les nations. L'amour de la classe ouvrière, la sympathie pour le prolétariat, tout cela n'est que subterfuges entre les mains de cette race; c'est le masque qui cache la face réelle de l'ennemi de tout le monde.

"Tout est prêt aujourd'hui pour la conquête du monde. Regardez partout et que voyez-vous? Les hommes se préparent en cachette et attendent le signal de la révolution universelle. Les grèves et les agitations paralysent tous les efforts dirigés vers l'établissement de la paix et la reconstruction.

. . . .Un Système de Haine. . . .

"Le bolchevisme, c'est la quintesdessence de la haine de tous les âges contre la civilisation chrétienne. Toutes les puissances néfastes qui ont déjà travaillé à la destruction de la famille, de la religion et de toute législation se sont réunis dans ce mouvement qui est né en Russie. Le bolchevisme n'existe que par la terreur, la guerre, le meurtre et le despotisme. C'est la négociation complète de tout principe démocratique et à la liberté des peuples.

"La haine et sourtout la haine de toute chrétienté, voilà l'essence du bolchevisme. Cette haine est surtout dirigée contre le Christ, sa croix et son église et ce parce que les chefs du bolchévisme ont dans les veines le sang des bourreaux de notre Sauveur.

"Le bolchévisme, c'est l'Anté-Christ. La preuve réside dans le fait que les Rouges profanent les églises, tuent les prêtres et persécutent les catholiques."

Des Prières

"Priez pour la Pologne": tel est le cri que l'épiscopat polonais lance au monde entier, monde qui, comme le dit la pastorale, bien qu'il soit indifférent au sort de l'église, tient à conserver sa culture qu'il tient de l'église elle-même.

"Nous ne demandons pas des troupes, ni des armes, ni des munitions," disent les évêques; "ce que nous voulons, ce sont des prières. Priez pour que la Pologne jouisse enfin d'une paix durable, paix qui retarde autant que possible la conquête, par les Rouges, non seulement de la Pologne, mais du monde entier. Nous désirons la paix et chaque jour nous prions pour l'obtenir. Autrefois le monde catholique a souvent prié pour la Pologne; jamais cependant nous avons eu autant besoin de ses prières. Souvenez-vous qu'en priant pour la Pologne toutes les nations en bénéficieront. Par la prière, monde catholique deviendra un grand camp capable de résister à cet autre camp, grand mais horrible du bolchevisme."

Le Monde et les Soviets

La lettre pastorale définit le changement qui s'est opéré au sujet de l'attitude monde envers le bolchévisme. "Les prières que demande la Pologne pourront peut-être réveiller la conscience du monde. Elle a certes besoin de l'être alors nous entendions encore dire que le bolchévisme est une plaie et une force destructive lequel aucun état "respectable" puisse négocier. L'existence des nations dépend du combat à mort qu'on doit lui livrer. Mais l'Europe semble pencher du côté de cet ennemi du monde. Il n'y a pas longtemps toutes les propositions des rouges étaient rejetées et aujourd'hui la diplomatie européenne traite avec le bolchévisme comme avec des hommes honorables; on est même à la veille de reconnaître ce gouvernement. Il y a quelque temps on considérait le bolchévisme comme une menace mais aujourd'hui on semble avoir abandonné ces sentiments parce que le monde a besoin de commerce et de grain. Il y a a peine quelques mois, le monde était prêt à faire de grands efforts pour combattre le bolchévisme. Aujourd'hui les Rouges ne craignent pas d'offrir l'or volé et souillé de sang pour apaiser les puissances. Voilà le changement qui s'est opéré dans le monde."

La Situation Russe

Bon nombre re Polonais croient que la situation intérieure de la Russie est à la veille de forcer les Soviets à en rabattre. Les récentes dépêches de Moscou disant que ce gouvernement offrait de grands concessions aux capitalistes américains et autres, semblent confirmer cette croyance. Etrange ironie des choses! Les chefs rouges après une guerre de plus de trois ans contre le capital russe ouvrent les portes de la Russie et sollicitent les capitaux étrangers. Naturellement le capital étranger exigera de fortes garanties. La Russie Soviet sera forcée de faire plus que de simples concessions. Elle devra se conformer aux usagesd les nations civilisées. Et le jour où les Soviets agiront ainsi ils écriront les premiers mots de leur abdication. Ce ne sera que le répétion de l'histoire. Il y a des siècles, les divrses factions russes en guerre les unes contre les autres étaient rendues à un tel point et le désastre était si grand, que l'on dut avoir recours à l'intervention étrangère pour rétablir la paix et sauver le pays. Les princes scandinaves viennent et ce fut la naissance de la première dynastie de l'empire russe.

Avec la lenteur des négociations du Riga, lenteur voulu par Moscou tandis que l'armée rouge s'accroit et s'entraine, il faut être plus qu'optimiste ,en Pologne, pour croire à une paix prochaine. Cependant, à la veille du danger, la Pologne reste calme. Il n'y a pas de grèves ni de troubles. On ne remarque qu'une profonde anxiété et une détermination plus grande. Il est étonnant de voir avec quel courage la république travaille à la reconstruction.

L'HONNETE MATELOT

Un marchand turc avait perdu sa bourse, qui contenait deux cents pièces d'or. Il s'adressa au crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donnerait la moitié de la somme à celui qui l'aurait trouvée. Elle était tombée entre les mains d'un matelot, qui aima mieux faire un gain légitime, en se bornant au salaire proposé, que de se rendre coupable de vol; car, par un article du Coran celui qui conserve une chose perdue et criée publiquement est déclaré voleur. Il confesse donc au crieur qu'il a trouvé la bourse, et offre à la rendre en recevant la moitié de ce qu'elle contenait. Le marchand parut aussitôt , mais, charmé de retrouver son argent, il aurait voulu se dégager de sa promesse. Ne pouvant le faire sans quelque prétexte, il eut recours au mensonge. Avec les deux cents pièces d'or, il prétendait qu'il y avait dans la bourse une très belle émeraude, qu'il redemanda au matelot, qui prit le ciel et le prophète à témoin qu'il n'avait point trouvé d'émeraude. Cependant il fut conduit devant le cadi, avec une accusation de vol. Soit injustice ou négligence, le juge déchargea à la vérité le matelot du crime de vol; mais, lui reprochant d'avoir perdu par sa faute un bijou précieux, il le força de rendre les deux cents pièces d'or au marchand, sans en tirer la récompense promise. Une sentence si dure ruinant tout-à-la fois l'espérance et l'honneur du pauvre matelot, il en porta sa plainte au visir, qui la jugea digne de son attention. Toutes les parties furent assignées devant lui. Après avoir entendu le marchand, il demanda au crieur ce qu'il avait reçu ordre de publier. Celui-ci ayant déclaré qu'on ne lui avait parlé que de deux cents pièces d'or, le marchand se hâta d'ajouter, que, s'il n'avait pas nommé l'émeraude, c'était dans la crainte que, la bourse tombant entre les mains de quelque ignorant qui n'aurait pas connu la valeur de ce bijou, il n'eût été engagé de le garder en apercevant qu'il était d'un grand prix. D'un autre côté, le matelot fit serment qu'il n'avait trouvé dnas la bourse que les deux cents pièces d'or. Enfin, le visir rendit cette sentence : "Puisque le marchand a perdu une émeraude avec deux cents pièces d'or, et que le matelot jure que dans la bourse qu'il a trouvés ne sont point ce que le marchand a perdu: c'est un autre qui a fait cette perte. Que le marchand continue donc à faire crier son or et son émeraude jusqu'à ce qu'ils lui soient rapportés par quelque personne qui ait la crainte de Dieu. Quant au matelot, il gardera pendant quarante jours l'or qu'il a trouvé; et si celui qui l'a perdu ne se présene pas dans cet espace, il en jouira légitimement comme d'un bien qui est à lui.

(Suite de la page 1)

"Partout, dans le monde entier, où les citoyens Britanniques se reuniront pour prier, ce jour, pour citer encore les mots "simples et nobles de la proclamation, sera un jour d'humble "prière et d'intercession au Dieu Tout Puissant, en faveur de la "cause entreprise par l'Empire Britannique et ses alliés, ainsique "pour ceux qui offrent leur vie pour elle et pour une paix prompte "et durable.

"En cette quatrième année de guerre, dans la crise la plus "aigue de la grande lutte, et tout l'avenir de l'humanité tremblant dans la balance, la race Britannique a partir de ceux qui "gardent la ligne de la bataille jusqu'à ceux qui se tiennent sur les "iles les plus éloignées de l'océan s'unissent dans un humble appel "à Celui qui tient dans sa main la vie et la mort.

"Ce sera une démonstration impressionnante et vivace de la "grandeur de l'esprit Britannique; et celui qui refusera de s'unir "dans cette prière avec une vraie sincérité, se montrera moins que "digne de la grande époque où il vit et des grandes responsabilités "qu'il porte sur ses épaules."

Je citerai maintenant d'autres paroles qui vous surprendront peut-être de la part d'un homme qui semble vouloir tenir absolument à ce que l'on ne puisse pas légalement faire sa prière dans nos écoles : je veux parler du Premier Ministre de la Province, l'Honorable T. C. Norris. Notre Premier Ministre a visité nos soldats au front de l'autre côté des mers. Voici ce qu'il disait à nos soldats :

"Le message que j'apporte à nos soldats au front est celui-ci :

"L'Ouest Canadien vous soutient fermement avec ses hommes, "son argent, son entière confiance et ses *prières*."

Laissez-moi vous citer quelques lignes d'une lettre qu'un ministre protestant bien connu de Winnipeg, le Révérend Docteur C. W. Gordon, aumonier au front, écrivait aux membres de son église à Winnipeg :

"J'ai du assister aux derniers moments d'un catholique...

"Je n'avais pas de crucifix... J'en ai fabriqué un avec deux "petits bouts de bois... Ce soldat mourant a baisé avec amour la "croix du Christ... Je n'oublierai jamais l'expression de bonheur qui s'est répendue sur sa figure à ce moment la... Je suis "heureux d'avoir été le messager de consolation auprès de ce blessé "a cette heure suprême... J'ai pris la résolution de toujours porter un crucifix sur moi. Ce soldat a embrassé avec amour ce symbole de la joie infinie et de l'infinie miséricorde..."

De plus, veuillez remarquer que lorsque le Parlement du Canada entre en fonction, l'on ne néglige jamais de faire la prière à Dieu et d'invoquer l'aide du Tout-Puissant. Toutes les proclamations venant de notre Souverain protestent de leur soumission à la divine Providence.

Chaque fois que vous prenez place à la table d'un représentant du roi, l'on vous invite avant le repas à vous incliner et à dire une prière.

Notre Législature n'a jamais manqué à ce devoir durant de longues années, mais vous voudrez bien remarquer que maintenant nous, les citoyens du Manitoba, nous sommes au-dessus de ces puérilités et de ces folies, car le discours du Trône s'abstient formellement de demander à Dieu de bénir nos travaux.

Je pourrais citer ici pendant des jours et des jours l'opinion d'anglo-saxons et de protestants reconnaissant l'absolue nécessité de la religion dans toutes les actions humaines, et, chose remarquable, quand de tout côté on reconnaît cette nécessité de l'enseignement religieux, l'on s'acharne à refuser à l'enfance le droit d'apprendre à prier Dieu et à reconnaître sa souveraine puissance.

Je désire en même temps mettre devant les yeux de la députation des photographies montrant les cimetières où dorment maintenant nos soldats canadiens morts au front sur la terre étrangère. Que voyez-vous? Des croix innombrables couvrant la tombe de ces héros. (M. Bernier a déposé ces photographies sur la table du gréffier de la Chambre).

Dans l'une de ces photographies, vous verrez le roi de Belgique s'inclinant sur les tombes en face de la croix; vous verrez lord French, que personne sûrement n'accusera d'être catholique et français, s'inclinant lui aussi, sur ces tombes, en face d'une croix, sans qu'il croît par là se déshonorer.

La lettre du Docteur Gordon est frappante, et je vous demanderai maintenant comment expliquer que lorsqu'on reconnaît d'une manière indiscutable la nécessité pour l'homme qui meurt et qui se prépare au grand voyage de l'éternité, de jeter un dernier regard sur la croix, le signe de la rédemption, lorsque nous demandons que cette croix trouve sa place dans l'école audessus du pupître du professeur en face de l'enfant cette action devient illégale, et nous sommes représentés comme des êtres exigeants, séditieux et cherchant continuellement à jeter dans ce pays le désaccord et la haine. . . . .

. . . .

Remarquez bien que je n'ai nullement l'intention d'abandonner la position inattaquable que la minorité catholique et française de ce pays occupe en vertu de l'acte de l'Amérique Britannique du Nord, de l'acte créant la province du Manitoba, tel que défini par le jugement du plus haut tribunal de l'Empire Britannique. Nous avons des droit incontestables, et je n'ai pas le droit d'abandonner ces droits ni pour la population actuelle ni pour nos enfants dans l'avenir.

Nos adversaires peuvent pour raisons politiques continuer à déclarer que nous cherchons à ressusciter une question morte : je dis carrément et aussi clairement que je puis le dire que la question des écoles du Manitoba n'est pas morte, qu'elle ne mourra jamais aussi longtemps que l'on se refusera de se soumettre au jugement, aux ordres du plus haut tribunal de l'Empire Britannique. Puisqu'elle n'est pas morte, nous ne pouvons donc pas, par conséquent, la ressusciter. Mais seulement pour fin de discussion, dans l'espoir d'arriver, si possible, à une entente, je m'écarte de cette situation et je demande à la Législature de ce pays et au peuple de cette province de traiter cette question purement et simplement au point de vue chrétien.

Je vous ai cité des opinions d'anglo-saxons et de protestants pour vous démontrer qu'après tout protestants et catholiques, anglais et français, nous reconnaissons tous l'absolue nécessité de la religion pour assurer la concorde parmi nos concitoyens, la paix dans la société.

Comment expliquer cette mentalité qui; lorsque nous demandons précisément que l'on enseigne cette religion dans l'école l'on nous voit continuellement refuser non pas cette faveur mais ce droit inattaquable.

Je me rends fort bien compte que à cause de la perversion de l'esprit public, de l'erreur dont l'on a empoisonné l'opinion publique de cette province, aucun gouvernement puisse à l'heure actuelle établir dans cette province un système d'écoles séparées. Il nous faudra des années d'apostolat pour ramener la population de cette province à une juste conception de la vérité.

Cela prendra-t'il cinq, dix, vingt ans, cinquante ans peut-être, qu'importe, je crois qu'un jour viendra où la majorité anglo-saxonne et protestante de cette province elle-même réclamera ce que nous réclamons aujourd'hui et ce qu'elle semble nous refuser à l'heure actuelle.

Mais pour le moment quelqu'un m'accusera-t-il d'être trop exigeant quand je ne demande rien autre chose qu'une conférence intime et fraternelle dans laquelle nous nous rencontrerons face à face, où nous nous parlerons dans les yeux et durant laquelle nous essaierons en faisant des concessions mutuelles,—concessions qui, évidemment ne doivent pas être des concessions sur des principes,—mais enfin des concessions raisonnables qui nous permettront d'aplanir les difficultés en face desquelles nous luttons en ce moment et qui nous permettront de rentrer dans une ère de calme.

(A suivre la semaine prochaine)

LA JEUNE MOUCHE

Une jeune mouche était avec sa mère, sur le mur d'une cheminée, assez près d'une marmite, où l'on faisait cuire un potage.

La vieille mouche qui avait des affaires ailleurs, dit à sa fille en s'envolant : "Reste où tu es, mon enfant; ne quitte pas ta place jusqu'à mon retour." — "Pourquoi donc, maman?" demanda la petite.—"Parce que j'ai peur que tu ne t'approches trop près de cette source bouillonnante." (C'est la marmite qu'elle appelait ainsi.) "Et d'où vient que je ne dois pas m'en approcher?"—"Parce que tu tomberais dedans, et t'y noierais." —"Et pourquoi tomberais-je?"— "Je ne saurais t'en dire la raison; mais crois-en mon expérience! Chaque mois qu'une mouche s'est avisée de voler sur une de ces sources, d'où s'exhalent tant de vapeurs, j'ai toujours vu qu'elle y tombait sans jamais en remonter".

La mère crut en avoir assez dit, et s'envola. Mais la petite se moquant de ses avis, se disait à elle-même: "Les gens âgés sont toujours trop soucieux. Pourquoi vouloir me priver du plaisir innocent de voltiger un peu sur cette source fumante? N'ai-je pas des ailes, et ne suis-je point assez prudente pour éviter les accidents? Enfin, maman, vous avez beau dire, et m'alléguer votre expérience, je m'amuserai à voltiger un peu autour de la source; et je voudrais bien savoir qui m'y ferait descendre."

Elle s'envole en disant cela; mais à peine fut-elle audessus de la marmite, qu'étourdie par la vapeur qui en montait, elle s'y laissa tomber. Avant d'expirer, elle eut encore le temps de prononcer ces mots : "Malheureux les enfants qui n'écoutant point les avis de leurs parents."

BONNES PENSEES

La douceur attire, la bonté retient; la bonté se concentre, la douceur charfe; la bonté console; même séparées, ces deux vertus ont fermé bien des blessures; unies, quel bien ne répandent-elles pas? Heureuses et bénies elles qui les possèdent toutes deux.

Les occasions ne nous rendent pas plus fragiles, mais elles nous font voir combien nous le sommes.



CITE DE ST-BONIFACE

AVIS RE ARRERAGES DE TAXES

La vente des terrains pour arrérages de taxes aura lieu vers le 30 avril prochain.

Tous les terrains sur lesquels il y aura plus d'une année d'arrérages seront vendus à cette date; la préparation de cette liste est déjà commencée et ce travail sera terminé vers le 15 mars. Si vous avez des paiements à faire veuillez communiquer immédiatement avec le trésorier ou avant cette date afin d'éviter les frais.

Le trésorier est authorisé à recevoir des paiements en à compte.

J. C. DUSSAULT,
Trésorier.

A NOS ABONNES

"NOS ABONNES SONT PRIES DE REFERRER A L'ETIQUETTE D'EXPEDITION AFIN DE CONSTATER SI LEUR ABONNEMENT EST EN REGLE OU S'IL EST DU. S'IL Y A ERREUR, NOUS LES PRIONS DE NOUS EN NOTIFIER. SI L'ABONNEMENT EST DU, NOUS LEUR SERIONS TRES RECONNAISSANT DE BIEN VOULOIR NOUS EN ENVOYER IMMEDIATEMENT LE PAIEMENT."